

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [6] (1903)  
**Heft:** 12

**Artikel:** Le gardian de la Camargue  
**Autor:** Figuier, M. Louis  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-252872>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 12

Supplément du Dimanche 22 Mars

1903

## Le Gardian de la Camargue

(Suite et fin)

XXIII

Le moment de la levée du sel était arrivé. Une armée d'ouvriers occupait le salin de Berzile. Les *aires* chargées de sel semblaient de belles nappes blanches étalées sur la terre, et les camelles commençaient à élever, sur le bord des roubines, leurs pyramides de neige.

Armés de grandes pelles de bois recouvertes d'une lame de fer, les ouvriers détachaient le sel des tables, et l'amoncelaient en petits *pilots*, tandis que d'autres, plaçant ces gerbes de nouvelle espèce dans des brouettes à bras, les transportaient sur le bord du salin, où les cameliers en bâtissaient d'énormes camelles. Lorsque le sel est de belle qualité, ces camelles, élevées en masse prismatique, exhalent une espèce de parfum de violette que le vent dissémine sur la lande. Une fois achevés, ces énormes blocs de sel sont recouverts de grands paillassons de roseaux. Il ne reste plus qu'à charger le sel sur les barques du canal. Aussi les camelles s'élèvent-elles le plus près possible des roubines.

Des linceuls de grosse toile supportés par trois bâtons, plantés dans le sable et réunis par une corde à leur extrémité, formaient, au bord de la lande, des tentes pittoresques. Sur des feux ternes et âcres alimentés par la bouse des aigues et des taureaux, des marmites se balançaient, en exhalant dans les airs une forte odeur d'ail et de *choux marins*. Cette dernière plante, commune dans ces parages, donne un petit fruit appétissant, très en faveur chez les paysans, qui prétendent que, conservé dans du vinaigre, il préserve

des fièvres. Venus de tous les pays environnants, des hordes d'hommes, de femmes et d'enfants campaient çà et là, sous des tentes, ou s'enroulaient dans des couvertures, étendus sur les joncs des rozelières. Bronzée par le soleil, et très ardente au travail, la peuplade des laveurs de sel ressemble à une immense fourmilière. Comme ils sont payés à la tâche, les ouvriers ne se reposent guère qu'après le coucher du soleil. Or, dans ce moment de l'année, la nuit est si courte, sur les maremnes du Rhône, qu'entre les dernières lueurs du crépuscule et les premiers rayons de l'aube, il s'écoulait à peine quelques heures. La fatigue n'est pas, du reste, ce que redoutent les ouvriers; ils se reposent assez, disent-ils, l'hiver, au fond de leur pauvre village; l'important, pour eux, c'est d'amasser le petit pécule qui doit les faire vivre toute l'année. Ce qui les effraye seulement, ce sont les fièvres qui les menacent sur ces marais saumâtres. Ce qu'il y a, pour eux, de plus douloureux, c'est la privation d'eau pure et fraîche, pour apaiser leur soif; ce qui cause leur supplice, ce sont les moustiques qui les dévorent, et les vifs rayons du soleil frappant d'aplomb sur les tables chargées de sel. La blancheur de la neige n'est rien en comparaison de l'éclat d'un salin dont la surface éblouissante et cristalline brûle les yeux. C'est en vain que pour se soustraire à cette dangereuse lumière, les ouvriers couvrent leur tête d'épais chapeaux de paille ou de mouchoirs qui flottent sur le front, la réverbération du soleil traverse tous les voiles. L'esprit conserve une telle impression de cette lueur incandescente, qu'une fois rentrés dans leurs foyers, les paysans y éprouvent une espèce de souff-

france rétrospective. Tous les objets qui les environnent, leur semble briller de la même lueur, et ils attribuent les ophthalmies dont ils sont presque toujours atteints, aussi bien à la puissance du souvenir qu'à la douleur physique ressentie aux salins.

#### XXIV

Il ne restait plus qu'à amonceler en camelles les pilotes de quelques aires, lorsqu'un soir le ciel s'obscurcit soudain, la mer gronda, et le marin couvrit le Sansouïre de menaçantes nuées. Un des propriétaires du salin, qui était venu d'Arles, le matin même, pour évaluer la récolte, en était reparti fort satisfait. Si la quantité de sel qu'il avait évaluée ne se retrouvait plus au lavage, quelle ruine et quelle honte pour Berzile ! Le malheureux saunier promit aux ouvriers une double paye, s'ils voulaient travailler pendant la nuit, à la lueur des falious, les menaçant de ne pas les reprendre l'année suivante, s'ils ne faisaient tous leurs efforts pour mettre la récolte à l'abri d'une pluie imminente. Mais tout fut inutile. La journée venait de finir, et les pauvres gens qui, harassés de fatigue, étaient encore appesantis par le sommeil ou exténués par le marin, se roulèrent sous les tentes dans leurs couvertures. Resté seul sur le salin désert, Berzile regardait avec désespoir les pilotes de sel, élevés de loin en loin sur chaque table.

En ce moment, Bamboche traversait le Brézimberg, au galop rapide de son aigüe.

Il s'arrêta au Sansouïre, et comme inspiré par une idée soudaine :

« Combien de temps faudrait-il à vos ouvriers pour enlever les pilotes et les arranger en camelles ? demanda-t-il vivement à Berzile.

— Trois heures au plus, c'est-à-dire le temps qui nous sépare de la pluie », dit amèrement le saunier.

Bamboche, piqua son aigüe, et retourna brusquement vers le Fangas.

Quelques instants après, une lueur rougeâtre éclairait, comme un soleil levant, les bords du Brézimberg. Un vigoureux coup de sifflet se fit ensuite entendre. A cet appel, les tentes s'agitèrent, chaque ouvrier, les yeux à demi-fermés, déroula sa couverture. Couchés tout habillés, les pauvres gens se secouèrent à la façon dont les chiens secouent leurs poils en sortant du chenil. Ils burent quelques gouttes d'une forte décoction d'olives vertes, excellent moyen préventif des fièvres, et tout engourdis encore, ils prirent leurs outils et se mirent au travail avec l'air machinal des automates.

Par cette étrange faculté qui donne à l'homme la possibilité de se dédoubler, les corps seuls des ouvriers se mouvaient sur le salin ; leur esprit était resté sous la tente, dans les songes de la famille et du village qu'ils allaient retrouver. Aucun n'avait manqué à l'appel du saunier, car la paye devait avoir lieu à midi, heure fixée pour le départ, et tous voulaient échapper à la fameuse *retenue* dont Berzile avait si souvent menacé les paresseux. Mais ils agissaient comme en un

état de somnambulisme, et le coup d'œil qu'offraient ces escouades silencieuses s'agitant dans l'ombre, était vraiment fantastique.

Ce travail patient dont rien ne ralentissait ni n'interrompait le cours égal, produisit bien plus qu'une ardeur passagère ; et bientôt les pilotes se changèrent en camelles. L'espèce de léthargie dans laquelle les plongeait le sommeil, le marin et la fatigue, ainsi que l'idée fixe que cette journée de travail était la dernière, qu'ils seraient libres de retourner à leur village dès que le camelage serait fini, empêchait les ouvriers de beaucoup s'occuper de la lueur rougeâtre du Brézimberg, laquelle, au lieu d'augmenter, s'affaiblissait graduellement.

« Quelle vilaine aurore nous donne le marin, pour le dernier jour, disaient-ils ; nous aurons la pluie, pour revenir à nos foyers, il faudra marcher vite de peur des fièvres. »

Et pour se réchauffer, ils remplissaient les pelles, chargeaient de sel les brouettes et les portaient aux cameliers qui, éclairés par des falious, demandaient déjà les cabas pour couvrir leurs pyramides.

Cependant Berzile, qui n'avait pas été réveillé en sursaut et qui avait conservé tout son sang-froid, trouvait étrange la lueur rougeâtre du Brézimberg. Mais, comme avant tout il tenait à ce que les ouvriers la prissent pour le soleil, il n'eut garde de leur faire remarquer qu'elle s'éteignit complètement au moment où apparut la véritable aurore. Cette fois, quelques rayons dorés s'élançèrent du ciel, et comme des gerbes étincelantes, éclairèrent le haut des camelles. Le coq chanta sur les bruyères, les aigües hennirent dans les marais ; les taureaux se mirent à bondir sur les rozières, la nature entière s'éveilla. Touchés par la baguette magique de l'habitude, les ouvriers, tirés tout à coup de leur léthargie, reprirent leurs esprits, et se demandèrent, tout étonnés, comment il se faisait qu'au lever du soleil, le sel fût déjà tout camellé au bord de la roubine.

« Avons-nous tous rêvé à la fois qu'il faisait jour au milieu de la nuit ? » dirent-ils, fort intrigués.

Cependant, comme l'avait prévu Berzile, de lourds nuages venant du Brézimberg s'entrechoquèrent au-dessus du Sansouïre, avec ceux qui montaient de la mer ; une pluie tranquille, serrée, forte et droite, une pluie de marin tomba sur le salin. Ces pluies d'été qui portent les fièvres avec elles, forcèrent bien vite les ouvriers de se réfugier sous leurs tentes.

Mais qu'importait maintenant ? entassée en camelle et couverte d'épais paillasons, toute la récolte se trouvait à l'abri. Ravi d'un pareil résultat, Berzile fit venir Pierrotte au rode, pour lui remettre la paye des ouvriers.

Les pauvres gens avaient tellement hâte de retourner à leur village, que se servant de leurs tentes, de leurs marmites et de leurs couvertures, comme de parapluies, les femmes relevant leurs jupes, les hommes rabattant leurs feutres, ils partirent tous, malgré le mauvais temps. Dès qu'ils ont reçu leur salaire, rien ne peut retenir les ouvriers aux salins, et lorsque l'heure du

départ a sonné, malgré la nuit, malgré l'orage, on voit leurs hordes nombreuses revenir, en chantant, à travers les marais.

Il est un certain égoïsme qui fait assister avec volupté tout propriétaire à un fléau qui ne peut l'atteindre. Cette lourde pluie d'été, qui tombait sur la terre, risquait de faire déborder les roubines, d'enfler les étangs, de submerger les marais, de courber les rozières, d'emporter les cabâous des mas et de perdre les barques sur la mer; mais elle ne pouvait emporter le sel, car l'eau glissait comme sur des lames de verre, le long des paillassons qui recouvraient les camelles.

Collé contre les vitres de la masure, le visage de Berzile exprimait donc le plus vif contentement, tandis que groupées près de l'âtre, les trois femmes rendaient grâces à Dieu.

« C'est pourtant Bamboche, dit tout à coup le saunier, qui a eu l'heureuse idée d'allumer au milieu du Brésimberg ce grand feu, que les ouvriers ont pris pour l'aurore. C'est du reste tout à la fois un brave garçon et un homme de ressource. Il a su acquérir une superbe manade et il n'en est pas plus fier. Puis se tournant vers sa fille :

« Avant que les barques soient venues enlever le sel aux camelles, et que les fleurs du sambuc soient fanées, veux-tu devenir la ménagère du Fangas? Je crois qu'une bonne petite femme est tout ce qui manque au téradou de Bamboche. »

Pour toute réponse, Manidette se jeta dans les bras de son père.



Tête idéale (D'après le portrait de Seifert)

XXV

Un mois s'était à peine écoulé qu'un joyeux carillon annonçait un mariage aux habitants des Saintes-Maries. Dès les premiers tintements de la cloche, les paysans des téradous voisins s'échelonnèrent par groupes, sur le bord des marais, pour voir passer le cortège nuptial.

« Pourvu que le marié ne nous renie pas, maintenant qu'il est devenu *chapeau noir*, disaient les uns.

— Il est capable d'aller à l'église en tap et en veste ronde, ajoutaient les autres.

— Je suis sûre que Manidette aura encore son châle couleur feuille-morte et sa coiffe à grands tuyaux », disait, d'un ton méprisant, Paradette, qui, accourue avec la foule, et au bras de son hussard, arrangeait sur ses épaules un beau cachemire nîmois.

Le cortège arriva enfin du Sansouïre. Monté sur son aigue, qui, plus ardente que jamais, piaffait joyeusement, coiffé du foulard rouge donné par Manidette, son écharpe écarlate enroulée autour de sa taille, Bamboche ouvrait la marche. Venait ensuite le chariot de Berzile, recouvert d'une toile neuve.

Dans le fond du chariot, droites et sérieuses comme deux saunières de vieille date, étaient assises sur deux chaises Fennète et Caroubie, tandis que Manidette se tenait debout à côté de son père. Cet usage des jeunes fiancées de ne pas s'asseoir en allant à l'église, a pour but de montrer qu'elles n'ont pas été élevées dans la nonchalance et qu'elles savent triompher de la fatigue. La jeune fille portait encore le bonnet un peu fripé, la petite robe d'indienne et le châle vert de la saunière; seulement des bouquets de fleurs de sureau, mêlés aux rubans de sa coiffe et attachés à son fichu, annonçaient en elle la nouvelle mariée. La manade du gardian, le Sangard en tête, avec Drapeau fermant la marche, escortait le chariot. Les génisses, les biou-

lés, les vedels, suivaient, d'un pas égal. A la gauche de la carriole, les hôtes pacifiques du Sansouïre se pressaient, au contraire, en colonne effarée. C'était l'agneau timide de la *doumaïselette*, sa cigogne familière, le chat du foyer, et la vieille aigle aveugle du salin.

Cette coutume de faire suivre jusqu'à l'église les animaux qui ont partagé la vie des fiancés, est d'une simplicité patriarcale. Les villes, les villages et les hameaux ont pour leurs noces le luxe des équipages, celui de la robe de l'épousée, des cierges qui brûlent sur l'autel, et jusqu'au nombre des invités: les marmettes du Rhône ne connaissent, pour leurs noces, que l'escorte du bétail. Point de coups de pistolets, de



dragées, de repas, de danses, de farandoles, ni de fêtes, sur ces humbles steppes, mais un long cortège d'animaux, peut-être plus dévoué et plus fidèle que celui des hommes.

Arrivé devant les Saintes-Maries, Bamboche mit pied à terre, et traçant devant le pont de la roubine une large raie sur le sol, il rassembla d'un côté sa manade, de l'autre le troupeau du Sansouïre. Le chariot s'arrêta au milieu. Le gardian s'approcha de Manidette.

« Doumaïselette, dit-il en montrant du doigt les bêtes paisibles du rode, voici le moment des adieux. »

La jeune saunière sauta lestement à terre. Tirant de sa poche une *tourbillade*, elle l'émietta sur le sol ; puis, ne pouvant retenir ses pleurs, appuyée sur le bras de son père, elle entra dans l'église.

Au moment où la foule recueillie priait les saintes pour le jeune couple, un bruit de pas résonna sur les dalles, et Alabert, en tenue de voyage, vint s'agenouiller dans un coin de la chapelle. La cérémonie terminée, on le vit placer sa carabine sur l'épaule, et se remettre en marche les yeux remplis de larmes.

« Il est étrange qu'Alabert ait reçu l'ordre de changer de poste le jour même du mariage de la saunière du rode, dit une vieille femme, en suivant le douanier des yeux.

— Il va à Frontignan, ajouta un camelier ; c'est bien

loin, mais on prétend qu'il a demandé à quitter la Camargue. »

Après la messe, Bamboche, qui était remonté sur son aigue, prit Manidette en croupe, et ralliant de la voix ses taureaux, il partit au galop. Ce fut vers le soir seulement que, sa femme serrée contre son cœur, sa manade bondissant sur la route, et le labeuch caressant son visage, le gardian arriva, triomphant et joyeux, à son téréadou.

Ainsi fut menée à bonne fin une entreprise que l'amour seul pouvait tenter et faire réussir : à savoir le mariage d'un gardian et d'une saunière, ce qui est à peu près sans exemple dans les annales de la Camargue.

Aujourd'hui, le téréadou de Bamboche est un magnifique domaine, dont les taureaux sont renommés dans tout le pays. Comme toute saunière de race, Manidette y tient fort convenablement son rang. La voix stridente du gardian fait encore trembler les taureaux dans le marais, et son poignet vigoureux abat, comme autrefois, les bioulés dans les muselades. Les paysans sont fiers de trinquer avec lui, mais aucun d'eux n'ose plus le tutoyer. Enfin Bamboche a fait de son vieux aigue un cheval d'attelage, qui le traîne magistralement, dans son tap, aux courses et aux ferrades, dont il n'est plus que le tranquille spectateur.

Louis FIGUIER.

---

## LA "VICTORIEUSE"

(Suite)

Il demanda une embarcation en proférant les plus horribles imprécations, les plus épouvantables menaces de vengeance et de mort. Le canot qui emportait toutes ses espérances fuyait, fuyait toujours, comme poussé par une puissance invisible. Ce spectacle arrachait à Gaston des blasphèmes, et son impuissance à voler au secours de tout ce qu'il aimait sur la terre provoqua un tel paroxysme de désespoir qu'il se meurtrissait la poitrine, et que sans l'intervention des domestiques, il se serait précipité dans les flots pour y mourir ou sauver Marie.

La douleur du baron était moins impétueuse, mais plus pénible encore à voir. Les deux mains étendues dans la direction de la mer, les traits décomposés par la poignante souffrance intérieure qu'il endurait, il appelait sa fille avec des accents déchirants.

Soudain la lune se voila de nouveau et tout disparut dans le brouillard de la nuit.

Le lendemain de l'enlèvement si audacieusement exécuté dans la propriété même du baron de Ravilliers, le pavillon de partance flottait au haut du grand mât de la *Victorieuse*, et le canon prévenait les retardataires qu'elle allait mettre sous voiles. On n'attendait plus que le commandant, qui était resté à l'amirauté pour prendre ses derniers ordres. Le chevalier Desbarres était chargé de l'appareillage, et l'activité qu'il dé-

ployait donnait lieu à plus d'un commentaire parmi les matelots, qui ne comprenaient rien à sa manière brève et précipitée de commander. Les voiles étaient larguées, l'ancre était à pic, et l'équipage se tenait aux manœuvres prêt à obéir à la première injonction.

Gaston était sombre comme une nuit d'orage. Il se promenait silencieusement de la dunette au grand mât, et ne s'arrêtait par moments que pour jeter un coup d'œil d'impatience par-dessus les bastingages, dans la direction du port. Il avait déjà répété ce manège plusieurs fois, et toujours il avait continué sa promenade avec un redoublement d'angoisse, quand le pilotin en observation signala enfin la voile du commandant.

Cette annonce parut produire un effet salutaire sur le chevalier. Un éclair de satisfaction brilla dans ses yeux, et son front, plissé par la cruelle anxiété à laquelle il était visiblement en proie, se dérida.

Il alla recevoir le commandant et jeta sur lui un regard interrogateur, comme s'il eût voulu lire sur sa physionomie la nature des ordres qu'il avait reçus. Celui qui était l'objet de cette muette investigation s'en aperçut. Il se contenta de sourire en passant devant le chevalier pour se diriger vers le banc de quart d'où il commanda aussitôt d'orienter les voiles et de déraper.

Le chevalier Desbarres, debout sur le gaillard d'a-